

Plus patriote que ça... Fictions du Patriote 1847-1981

Marilyn Randall

Volume 26, numéro 3 (78), printemps 2001

Généalogies de la figure du Patriote 1837-1838

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/201561ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/201561ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Randall, M. (2001). Plus patriote que ça... Fictions du Patriote 1847-1981. *Voix et Images*, 26(3), 516–538. <https://doi.org/10.7202/201561ar>

Résumé de l'article

À partir d'une étude de quatre oeuvres de fiction produites entre 1847 et 1981, nous cherchons à déceler les principaux traits d'une figure romanesque du Patriote. Cette étude confirme celle de Maurice Lemire quant à la réticence à mettre en scène les Rébellions et leurs actants, ainsi que l'hésitation à prendre position sur les événements. Notre lecture d'un corpus restreint révèle, par ailleurs, certaines constances dans la mise en scène du Patriote historique : situé en marge de l'action politique et militaire officielle, le « vrai » patriote n'est le plus souvent pas un Patriote. Son engagement, tout en étant concentré sur le bien de la famille ou de la paroisse, transcende les limites de celles-ci pour rejoindre le bien humain universel. En même temps, l'attachement au pays et à la famille n'est pas un héritage paternel direct : le « vrai » patriote accuse dans tous les cas un problème de paternité ou de filiation de sorte que la descendance de la race des Patriotes passe par des chemins bifurqués.

Plus patriote que ça...

Fictions du Patriote 1847-1981*

Marilyn Randall, University of Western Ontario

À partir d'une étude de quatre œuvres de fiction produites entre 1847 et 1981, nous cherchons à déceler les principaux traits d'une figure romanesque du Patriote. Cette étude confirme celle de Maurice Lemire quant à la réticence à mettre en scène les Rébellions et leurs actants, ainsi que l'hésitation à prendre position sur les événements. Notre lecture d'un corpus restreint révèle, par ailleurs, certaines constances dans la mise en scène du Patriote historique: situé en marge de l'action politique et militaire officielle, le «vrai» patriote n'est le plus souvent pas un Patriote. Son engagement, tout en étant concentré sur le bien de la famille ou de la paroisse, transcende les limites de celles-ci pour rejoindre le bien humain universel. En même temps, l'attachement au pays et à la famille n'est pas un héritage paternel direct: le «vrai» patriote accuse dans tous les cas un problème de paternité ou de filiation de sorte que la descendance de la race des Patriotes passe par des chemins bifurqués.

Selon Maurice Lemire, «les troubles de 1837 tiennent une place primordiale dans le roman historique¹». Cette affirmation, qui souligne avec justesse l'importance incontournable des Rébellions dans l'histoire et l'imaginaire canadiens-français et québécois, se fonde sur un recensement de seize récits mettant en scène «de près ou de loin» les Rébellions entre 1841 et 1928, dont deux sont signés par des Français². «De loin», parce

* Cet article s'insère dans un projet de recherche sur «La Figure du Patriote 1837-38 — 1970», subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH).

1. Maurice Lemire, *Les grands thèmes nationalistes du roman historique canadien-français*, Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, coll. «Vie des lettres canadiennes», 1970, p. 197.
2. Les ouvrages énumérés par Lemire sont Régis de Trobriand, *Le Rebelle*, 1841; Eraste d'Orsonnens, *Angéline, épisode de l'Insurrection canadienne*, 1849; Georges de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*, 1864-1865; L. C. W. Dorion, *Vengeance fatale*, 1875; Honoré de Beaugrand, *Jeanne la fileuse*, 1878; Jules Verne, *Famille sans nom*, 1889; Napoléon Legendre, *Annibal*, 1891; Auguste Fortier, *Les mystères de Montréal*, 1894; G. E. Barthe, *Drames de la vie réelle*, 1896; Ernest Choquette, *Les Ribaud*, 1898; Rodolphe Girard, *Florence*, 1900; Adèle Bibaud, *Les fiancés de Saint-Eustache*, 1910; Robert de Roquebrune, *Les Habits rouges*, 1923; Jean Feron, *L'aveugle de Saint-Eustache*, 1924; *Le patriote*, 1926; *L'espion des Habits rouges*, 1928.

que bon nombre des récits recensés n'utilisent la Rébellion que comme arrière-plan ou comme point de repère d'un passé révolu, de sorte que si elle est évoquée, on ne peut affirmer qu'elle constitue la trame principale de l'action, particularité sur laquelle nous reviendrons. Nous partons de l'idée que l'importance des Rébellions dans la fiction, depuis 1837, est relativisée par leur évocation souvent oblique ou bien discrète. Notre ambition, qui ne se réalisera pas dans le contexte de cet article, serait de prolonger le recensement commencé par Lemire pour les productions romanesques traitant des Rébellions depuis 1928. Plus modestement, nous proposons ici une lecture de quatre fictions que nous tenons pour exemplaires dans leur représentation du Patriote³ fictif, et nous tracerons les traits essentiels de la figure qui en émergera.

Sans refaire ici le travail de Lemire, rappelons certaines de ses conclusions. Son survol, qui se veut exhaustif quant à la production romanesque pour la période étudiée, montre que les auteurs canadiens (contrairement aux Français) hésitent à prendre position sur la Rébellion, ou bien suggèrent, à la suite de l'échec et de ses conséquences, que le peuple n'en fut pas responsable, ayant été manipulé par les tribuns. Par exemple, dans *Angéline* d'Eraste d'Orsonnens, «les Anglais auraient donc tort de croire l'élite du peuple déloyale. Seuls des agitateurs aux instincts dépravés sont les fauteurs du désordre⁴».

Un autre argument évoqué par les auteurs canadiens-français consiste à considérer les Patriotes comme d'innocentes victimes de l'agression du gouvernement contre lequel ils n'auraient jamais songé à prendre les armes, sauf en y étant poussés par les bureaucrates. Cet argument, conforme en tous points à celui proféré par Papineau dans *l'Histoire de l'Insurrection au Canada*⁵, est proposé, par exemple, dans le roman de Georges Boucher de Boucherville, *Une de perdue, deux de trouvées*. Selon Lemire, «avec le recul des années, Georges de Boucherville peut encore défendre les Patriotes, mais avec de sérieuses réserves... Il approuve la cause des Patriotes, mais il désavoue le recours aux armes⁶».

Dans *Annibal*, Napoléon Legendre mettrait en scène «le premier héros de roman canadien à s'engager sans réserve dans les rangs des

3. Nous désignons par l'emploi de la majuscule le Patriote «historique», à savoir un membre du parti Patriote, ou bien un engagé dans les actions insurrectionnelles en faveur des forces rebelles, que celui-ci soit un personnage réel ou fictif. Nous distinguons ainsi ces Patriotes de la période révolutionnaire d'autres actants qui seraient considérés comme «patriotes» dans le sens général du terme.

4. Maurice Lemire, *op. cit.*, p. 200.

5. «[...] j'affirme qu'aucun de nous n'avait préparé, voulu ou même prévu, la résistance armée. Mais le gouvernement anglais avait résolu de ravir à la Province son revenu, son système représentatif... c'est de lui qu'est venue la provocation...» (Louis-Joseph Papineau, *Histoire de l'Insurrection au Canada*, Ottawa, Leméac, coll. «Québécois», 1968, p. 46).

6. Maurice Lemire, *op. cit.*, p. 203.

Patriotes... acceptant, pour la première fois dans le roman, les rebelles de 1837 au nombre des héros nationaux⁷. Atteignant à la fin du XIX^e siècle sa « plus haute période », le thème de la rébellion « s'étiolé durant le premier quart du [XX^e] siècle, puis disparaît complètement⁸ » :

En résumé, la faveur des Patriotes auprès des romanciers suit la courbe suivante. Si l'on excepte la nouvelle de Régis de Trobriand [un Français], un silence de vingt ans suit la Rébellion. Puis commence un effort timide de réhabilitation. À partir de 1890, une certaine popularité entoure les Patriotes mais encore mêlée de réserves⁹.

Lemire décèle, au plan idéologique, des prises de position qui favorisent la condamnation de la Rébellion et la disculpation des insurgés par la culpabilisation des leaders « fanatiques ». Le peuple, lui, serait resté loyal à l'Angleterre : « Tous ces auteurs mettent l'accent sur les bureaucrates soit pour les inculper, soit pour déplorer les divisions des Canadiens français¹⁰ » ; « En définitive, seuls les auteurs étrangers [à savoir Trobriand et Jules Verne] ont osé louer l'idéologie révolutionnaire, accuser l'Angleterre de tyrannie et blâmer le colonialisme¹¹. »

Selon Lemire, une certaine gêne, pudeur ou réticence idéologique, mêlée de culpabilité ou de honte, marquerait la représentation du Patriote et de la Rébellion chez les Canadiens français. Dans son introduction à *Jeanne la fileuse*, Roger Le Moine tentera une explication de ce phénomène en désignant la littérature de la période précédant la Rébellion comme une littérature de transgression dont il cite en exemples *Les révélations du crime ou Cambray et ses complices* (F.-R. Angers, publié en 1837, mais composé plus tôt) et *L'influence d'un livre* (P. Aubert de Gaspé fils, 1837). La période suivant la Rébellion sera qualifiée par Le Moine comme celle de la soumission, et débiterait avec *Charles Guérin* de Chauveau. À cette soumission, parfaitement illustrée dans le roman du terroir et le roman de mœurs, seul, selon Le Moine, *Jeanne la fileuse* d'Honoré Beaugrand ferait exception par le fait qu'il

propose un idéal d'accomplissement de l'individu qui doit déboucher sur l'instauration d'une société démocratique et pluraliste. Or cet idéal, tout simplement bourgeois, qui avait été admis et prôné dans les années qui avaient précédé la Révolution, avait ensuite été condamné [...] ¹².

Il en conclut que *Jeanne la fileuse* serait le premier roman bourgeois du Canada français.

7. *Ibid.*, p. 209.

8. *Ibid.*, p. 214.

9. *Ibid.*, p. 219.

10. *Ibid.*

11. *Ibid.*, p. 220.

12. Roger Le Moine, « Introduction », Honoré Beaugrand, *Jeanne la fileuse*, Montréal, Fides, 1980, p. 43.

Sans adopter ni défendre ici la thèse de la soumission, nous reprenons celle de la réticence signalée par Lemire et expliquée par Le Moine comme un cas de *compensation littéraire* sous l'effet du changement des générations :

Si l'échec de 1837 continue d'être ressenti puisqu'il exige toujours sa compensation littéraire, la façon de voir qui a caractérisé l'action des Patriotes appartient au passé ; celle des tenants de l'Union et de la confédération la remplace progressivement. Désormais, toute initiative doit être soumission¹³.

Cette pudeur, qui se traduit par un traitement parfois accessoire des Événements, d'une part, et par une hésitation à approuver les Rebelles de l'autre, nous incitera à chercher les manifestations de la présence d'un Patriote dans des récits où celui-ci n'est pas au centre de l'action, où son évocation plutôt marginale par rapport au récit principal lui permettrait un traitement sinon plus positif, du moins plus nuancé. Loin de nous l'idée de chercher à réhabiliter la réputation du Patriote à la place des romanciers qui, eux, n'auraient pas songé à le faire. Nous cherchons plutôt à poursuivre et en fait à prolonger l'hypothèse de Lemire en proposant que les Rébellions et la figure du Patriote qui en surgit tiennent une place primordiale dans l'imaginaire identitaire québécois et donc forcément dans ses productions discursives, leur assurant une présence même dans les récits où elles ne figurent pas explicitement, ou bien très marginalement. La démonstration ne saurait se faire que par une étude d'une plus grande envergure. Nous entamons pourtant ici le début d'une telle étude sur un corpus restreint afin d'identifier les traits d'une certaine figure du Patriote là où elle se manifeste explicitement, pour ensuite la chercher là où sa présence s'imisce de façon plus discrète.

Le corpus du vingtième siècle s'avère considérablement plus mince * que celui défini par Lemire, qui n'a grossi que de quelques titres entre 1928 et 1981, notamment par les œuvres de Marie-Claire Daveluy, *Les jours tragiques de 1837: Le Richelieu héroïque* (1940) et *La sombre année 1838: Michel et Josephite dans la tourmente* (1942), et, de Louis Caron, *Le canard de bois* (1981)¹⁴. On notera, tout d'abord, le temps qui sépare les productions de ces deux auteurs; deuxièmement, on remarquera qu'elles se situent toutes deux dans le genre du roman populaire, les romans de Daveluy se destinant de surcroît à la jeunesse. Laissant de côté, pour les besoins présents, les plus récentes manifestations du genre, nous nous proposons de tracer un portrait de la figure du Patriote depuis le

13. *Ibid.*, p. 13.

14. Il faudra attendre les années quatre-vingt pour voir s'enrichir le corpus romanesque. Sans parler des productions cinématographiques, on retrouve: Claire Lamirande, *Papineau ou l'épée à double tranchant*, 1980; Pierre Gravel, *La fin de l'histoire*, 1986; Mary Soderstrom, *Robert Nelson: le médecin rebelle* (trad. 1999); Pierre Turgeon, *Les torrents de l'espoir*, 1995; Micheline Lachance, *Le roman de Julie Papineau* (vol. 1, 1995; vol. 2, 1998). L'étude de ces textes fait partie d'un autre volet de la recherche.

xix^e siècle en examinant quatre récits où elle apparaît de diverses façons. Nous inspirant de sa mise en scène élaborée dans *Le canard de bois* et dans les romans de Daveluy, nous analyserons également sa présence discrète dans *Charles Guérin* de Chauveau (1846-1847) et dans *Jeanne la fileuse* d'Honoré Beaugrand (1878).

**

*Le canard de bois*¹⁵ de Louis Caron, premier roman de la trilogie *Les fils de la liberté*, est sans doute l'une des fictions les plus importantes à traiter directement de la Rébellion¹⁶. Le premier tome présente le personnage de Hyacinthe Bellerose, héros patriote, dont les descendants figurent comme les personnages principaux des deux romans suivants.

Notre intérêt pour *Le canard de bois* vient du fait qu'il permet d'identifier certains des traits essentiels du Patriote fictif, en même temps qu'il confirme les observations de Lemire concernant l'ambiguïté de certains écrivains dans le discours qu'ils tiennent devant la Rébellion, notamment dans la représentation des acteurs du drame. Or, en fait, dans ce récit, entièrement consacré aux Événements historiques, le héros patriote n'est justement *pas un Patriote*. Ni homme politique ni habitant-guerrier converti à la cause du nationalisme libéral, Hyacinthe fait figure de marginal social et politique, situé à l'écart des mouvements politiques et révolutionnaires officiels dont les représentants dans le roman ne brillent ni par le courage ni par l'efficacité. Les signes de sa marginalité sont nombreux : il fait un premier mariage contre le gré de ses parents et de ceux de sa jeune femme, ce qui entraîne le départ du couple pour défricher la terre dans des conditions difficiles ; à la mort de son propre enfant, il adopte un petit Irlandais, Tim. Dépossédé de sa terre par le British American Land Company, le couple décide de rentrer au village natal mais, sur le chemin du retour, la femme d'Hyacinthe meurt. Rendu au village, Hyacinthe tombe amoureux de Marie-Moitié, la belle Métisse qu'il a engagée pour garder Tim, et les trois emménagent ensemble. De nature vagabonde et intempesive, Hyacinthe a de la difficulté à emboîter le pas. Charmant mais excessif, il est beau parleur sans être instruit, de sorte que les Patriotes essaient de le coopter pour faire avancer leur cause. Malgré ses déboires, c'est un

15. Louis Caron, *Les fils de la liberté. I. Le canard de bois*, Paris, Seuil, 1981, p. 75. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *CB*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

16. Il faut noter que si le titre de la trilogie rappelle le nom de l'organisation patriote paramilitaire qui s'affrontait aux jeunes du Doric Club dans les rues de Montréal au cours de l'année 1837, il s'en distingue aussi. En faisant disparaître la majuscule habituelle à Liberté, Caron, comme nous le verrons plus loin, enlève à cette désignation sa spécificité historique pour lui conférer des dimensions universelles.

homme de convictions qui concernent principalement la protection des biens de sa famille et des villageois, face aux injustices commises au nom de la loi civile et à l'encontre du droit naturel — nous y reviendrons :

Hyacinthe parlait d'iniquité, des redevances élevées que des gens comme le marchand Smith et le notaire Plessis devraient payer à la place des paysans, et de la terre dont il ne serait que justice que ceux qui la cultivent finissent par posséder un jour.

Il ne parlait pas de politique mais de la vie. On ressassait ses gestes, certaines de ses paroles, et on les suçait comme des feuilles de menthe. Reprise de bouche en bouche, de perron en charrette, la légende du Berluseau florissait. (CB, 187)

Au moment de l'affrontement entre les villageois et les Habits rouges, Hyacinthe émerge comme maître de la situation sans pour autant pouvoir empêcher l'inévitable défaite. Faussement accusé du meurtre du notaire au moment de la bataille, il est condamné à mort mais, à la dernière minute, Marie-Moitié arrive avec un témoin qui prouve son innocence et sa condamnation est commuée en exil.

La narration de Caron est des plus claires et se nourrit de la tradition moderne de la valorisation du marginal, de l'anti-héros, qui, de surcroît, affiche une préférence pour la liberté et l'autodétermination de l'individu face à l'adhésion à des systèmes de pensée officiels et prédéterminés. Le héros du roman serait la figure de l'«étranger» dont les motivations et les valeurs transcendent les querelles somme toute locales entre gouvernants et gouvernés. Hyacinthe, avec «la tête d'un homme du pays» (CB, 67) et «de la trempe des pionniers» (CB, 129) n'est «pas un Patriote comme les autres» (CB, 325). Il est plus dangereux parce qu'il «dénonçait la misère et l'injustice sans faire de la politique» (CB, 325). Détaché des causes politiques immédiates et attaché aux causes humaines désintéressées, Hyacinthe finit par lutter à côté des insurgés au nom de la liberté et de la justice universelle, devenant à la fois champion et héros de la cause patriote sans jamais y adhérer pleinement. La figure de l'étranger rejoint celle du révolté, familière à la littérature de l'après-guerre. Hyacinthe affirme :

Oui je suis un révolté. Mais je ne suis pas révolté contre les Anglais. Je suis révolté contre la haine, contre la misère, contre l'autorité qui abuse, contre la bêtise. Et je sais que l'injustice sera toujours l'injustice, en français comme en anglais¹⁷. (CB, 320)

17. En se révoltant contre l'injustice «en français comme en anglais», Hyacinthe nous rappelle que si les Rébellions faisaient s'affronter, de façon générale, ces deux groupes ethniques, la source du différend était d'ordre politique et le parti Patriote, comme le Parti loyaliste, comprenait chacun des partisans des deux ethnies. Les Rébellions sont surdéterminées depuis le début : tandis que, par exemple, Étienne Parent défend la nationalité et préconise «la conservation de ce qui nous constitue comme peuple, et de ce qui fait des Canadiens le peuple le plus heureux et le plus moral qui existe» («La nationalité», *Le Canadien*, 30 août 1837, cité dans Yvan Lamonde et Claude Corbo, *Le rouge et le bleu*, Montréal, Les presses de l'Université de Montréal, 1999, p. 107-108),

Tout en sympathisant clairement avec la cause de la Rébellion ainsi qu'avec le recours aux armes dans une situation désespérée, Caron manifeste le même type de réticence devant la mise en scène d'un héros patriote, en créant un «vrai» patriote, qui n'est pas un «Patriote» — en fait, qui est *plus patriote que les Patriotes*. En témoigne le cordonnier du village qui, lui, est un «Patriote avoué» :

D'une part, il détestait de tout son cœur cet Hyacinthe Bellerose qui avait tout plus que lui; le charme comme la démesure de ses malheurs. Mais il était bien forcé de reconnaître que le Berluseau parlait et agissait comme un vrai patriote, même s'il affirmait ne pas en être un. Si seulement les Patriotes avoués avaient fait comme lui. (CB, 217)

Dans l'introduction à l'ouvrage, Caron souligne son intérêt pour le «citoyen obscur qui tient la fourche, la faux ou le bâton» et, en dépit des fondements historiques dont il se réclame, il vise pour son héros une valeur universelle : «Tous les vrais fils de la liberté n'adhèrent pas à des sociétés secrètes qui ont des visées politiques. Pour moi, la seule confrérie universelle des fils de la liberté est formée de ceux qui se révoltent depuis toujours contre la misère et l'injustice.» (CB, 10) Ce n'est pas que les Patriotes avaient tort de vouloir la liberté ou de tenter d'y arriver par les moyens insurrectionnels, mais devant les faits de l'histoire, face à la méfiance idéologique manifestée envers la classe politique depuis le XIX^e siècle et même jusqu'à l'époque de l'écriture du *Canard de bois*, devant un «peuple» dont la vraie nature de son adhésion à l'idéologie révolutionnaire reste indéfinie, Caron a choisi plutôt d'exploiter le trope bien traditionnel du marginal et de l'étranger, dotant librement son héros de traits héroïques, sans toutefois le tarir des accusations qu'a portées l'histoire à l'endroit de la classe politique. Fils de paysan, Hyacinthe n'est pas non plus de cette allégeance. Plutôt défricheur et voyageur, il est d'une autre race : son style de vie, ses convictions et son individualisme le séparent des siens qu'il défend sans être des leurs. Au seigneur Cantlie il dit :

Vous poussez *les paysans* à la révolte. [...] Ce n'est pas [mon père] qui prendra le fusil. Il a trop écouté ce que le curé a dit : que la récompense était dans l'autre monde. Mais mes frères ne pourront supporter longtemps de le voir mourir à petit feu sous leurs yeux. Si jamais *ils* se révoltent, c'est vous qui en serez responsable. (CB, 210-11. Je souligne)

*
**

Papineau, pour sa part, fait appel aux «Concitoyens! Confrères d'une affliction commune! Vous tous, de quelque origine, langue ou religion que vous soyez, à qui des lois égales et les droits de l'homme sont chers...» («Adresse de la Confédération des Six comtés au peuple du Canada», 23-24 octobre 1837, cité dans Lamonde et Corbo, *op. cit.*, p. 114).

Les actions des deux premiers volumes de la trilogie de Daveluy se déroulent respectivement au cours des années 1837 et 1838; la bataille de Saint-Denis fournit le prétexte à un récit à la fois patriotique et romantique, pour ne pas dire mélodramatique. L'«avant-propos» du premier volume, signé par l'auteure, annonce la motivation de l'écriture du récit et son destinataire :

Souvenons-nous des heures tragiques de 1837! Souvenons-nous des gestes poignants des patriotes! Ils furent sincères, souvent déchirés en leur conscience chrétienne, résolus, courageux et... si malheureux! Ils signèrent de leur sang une révolte durement provoquée.

Les pages de fiction qui suivent furent écrites durant l'année 1937-1938, dans l'*Oiseau bleu*, publication pour la jeunesse, éditée par la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, pour aider à la formation patriotique de nos enfants. L'auteur souhaite que son récit puisse constituer un humble hommage rendu aux Canadiens vaillants d'il y a cent ans, à ceux qui luttèrent, *non sans fruit*, pour la reconnaissance de nos droits politiques¹⁸.

Le pathétique de la présentation des Patriotes, liant sincérité et malheur, s'inscrit bien dans une tradition que semble avoir inaugurée Chevalier de Lorimier dans son testament la veille de son exécution, et le martyr de leur entreprise vient se confirmer dans le roman par la mort du héros-Patriote Olivier Précourt, à la fin du deuxième volume. Emprisonné après Saint-Denis où il est propriétaire terrien, Olivier est un Patriote féroce et dévoué, mais son incarcération nuit à une santé que la vie de terrien bourgeois destiné au barreau n'a pas préparé pour affronter les conditions de la prison. À cause de son refus de principe de se faire soigner par le docteur de la prison, il n'est libéré que pour attendre la mort dans sa maison ancestrale. Cette destinée semble pressentie pour lui depuis le premier volume, où maintes indications inscrivent l'action des Patriotes dans une lutte contre la fatalité — ou mieux, dans une démarche sacrificielle : «Tous deux [Olivier et son ami Rodolphe Desrivières] étaient prêts à se sacrifier, l'occasion venant pour venger leur race, opprimée par une oligarchie anglaise insolente.» (*RH*, 129)

Ce premier roman tourne autour des événements politiques menant à Saint-Denis et raconte, avec force détails, les assemblées du Richelieu et de Saint-Ours, terminant sur les suites de la victoire de Saint-Denis. L'identité patriote est fortement empreinte du modèle Papineau, qui fait son apparition en tant que figurant historique admiré d'Olivier et des foules. Sa représentation comme Patriote est entièrement positive :

Papineau parla. Il parla sans parvenir à lasser la multitude. Il fit battre, comme un seul cœur, ces innombrables cœurs. Papineau, mais c'était leur

18. Marie-Claire Daveluy, «Avant-propos», *Les jours tragiques de 1837: Le Richelieu héroïque*, Montréal, Granger Frères, 1945. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *RH*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

idole, leur maître. Il disait avec des mots étincelants comme des épés [*sic*], et sonores comme des cloches, tout ce que l'on sentait avec puissance sans pouvoir l'exprimer. Et toutes ses phrases n'étaient que lumière, vérité, justice et droit. (*RH*, 215)

Or, dès ce premier volume, le véritable sujet du récit se trouve être la vie et le destin de deux jeunes enfants, Michel et Josephthe, les personnages éponymes du deuxième volume duquel Olivier le Patriote est presque totalement absent, à cause de l'incarcération qui précède sa mort. Michel est un petit orphelin de 12 ans qui vit sous la protection d'Olivier. Josephthe, la petite sœur d'Olivier, se prend d'une dévotion immédiate pour Michel, dès son arrivée au sein de la famille. Privés de la protection d'Olivier, les enfants sont confiés aux soins de Mathilde, avec qui il s'est fiancé contre la volonté de son père, tyrannique et bureaucrate¹⁹.

La mise en scène positive de la Rébellion et de ses participants n'est nuancée que par quelques références qui reprennent la mention, dans l'«Avant-propos», du déchirement qu'avaient à vivre les Patriotes par rapport à leur devoir chrétien. Même celui-ci, d'ailleurs, est atténué par la présence de curés patriotes qui encouragent et appuient l'action révolutionnaire. Dans une lettre d'Olivier à Mathilde, écrite pendant son incarcération comme «prisonnier politique», il indique clairement que c'est du côté du patriotisme que se situe le devoir sacré, l'envers de celui-ci n'étant pas le *devoir chrétien* mais l'*autorité religieuse*:

Je ne regretterai que vous... car jamais, jamais le sacrifice offert à mon pays ne m'arrachera la moindre plainte... Non, ce que j'ai fait, je l'ai accompli comme un devoir sacré, et dans la plus entière sincérité de cœur... Je regrette d'avoir désobéi à la voie de l'autorité religieuse... Mais j'ai confiance que Dieu me le pardonnera... J'ai expié, ici, je crois²⁰.

Rien dans le texte ne permet de croire que le clergé, allié au camp bureaucratique, ne jouisse de l'approbation de l'auteure²¹.

Tandis qu'Olivier fait figure du Patriote-modèle dans le premier volume, sa disparition du deuxième — dans lequel il ne revient que dans le rôle de martyr — permet de mettre totalement l'accent sur les deux *autres* figures-patriotes — soit Michel, *enfant-Patriote*, et Mathilde, *femme-Patriote*, qui sera secondée par la petite Josephthe, femme-patriote en herbe. Tandis que le premier roman présente une dimension pédago-

19. Le troisième volume, *Le mariage de Josephthe Précourt*, s'éloigne de la Rébellion pour s'intéresser à l'avenir des deux jeunes personnes.

20. Marie-Claire Daveluy, *La sombre année 1838: Marie et Josephthe dans le tourment*, Montréal, Granger frères, 1942, p. 95-96. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *MJ*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

21. On n'a pas fini de débattre la position du clergé et le rôle qu'il a joué dans les Rébellions. La position officielle de soumission à l'autorité du gouvernement est bien connue: Stéphane Kelly résume bien les ambiguïtés en notant que «certains clercs sont plus près des bureaucrates, d'autres plus près des patriotes» (*La petite loterie*, Montréal, Boréal, 1997, p. 154).

gique axée sur les événements politiques et historiques, le drame de mœurs et d'amour prend le dessus dans le deuxième. Véritable traité de patriotisme destiné aux enfants et à leurs mères, les deux volumes s'intéressent moins à l'héroïsme d'Olivier, figure du père Patriote, qu'à celui des personnages féminins et enfantins, homologues des destinataires dont l'auteure vise explicitement l'édification.

Olivier est un figurant idéal, plus qu'un véritable personnage. Josephite, sa petite sœur, le désigne comme «aimable et très gai... brave comme un patriote» (*RH*, 12). Orphelin de père et de mère, Olivier est d'une dévotion sans bornes pour sa grand-mère qui, elle, est un paragon de vertu, d'intelligence, d'amour chrétien et de tolérance. Sans approuver tout à fait le mouvement révolutionnaire à cause de la tournure violente qu'elle a bonne raison de craindre, elle est suffisamment patriote pour ne pas blâmer les motivations de la jeunesse à l'égard du pays, motivations qu'elle comprend fort bien. Infiniment bon pour le petit orphelin Michel, «va-nu-pieds», Olivier n'hésite pas à le prendre sous sa protection et projette de l'éduquer; Michel lui rend son attachement par une dévotion absolue.

Appartenant à la bourgeoisie terrienne, et donc à cette jeunesse professionnelle dont on dénonce souvent l'inutilité et le gaspillage au XIX^e siècle, l'avenir d'Olivier semble toutefois assuré. Les Patriotes qu'il côtoie sont tous de sa classe, et incluent d'autres avocats, notaires, médecins; il rencontre Nelson et Papineau qui sont tous les deux impressionnés par ses qualités; il est clairement désigné comme futur «tribun», avenir coupé court par son sacrifice patriotique. Tout en plaisant fort à la société, surtout aux jeunes femmes qui désirent le fréquenter, Olivier est un véritable saint probe, sérieux et sobre, préférant aux salons et aux fêtes la compagnie de sa grand-mère et la lecture, surtout politique: «Il suivait surtout, avec quel intérêt passionné, on l'a vu, les événements politiques, qui enserraient de plus en plus dans un étai de vexations, d'injustice et de mépris immérité tous les Canadiens de ce Bas-Canada à la majorité catholique et française.» (*RH*, 81)

Le sacrifice suprême d'Olivier n'est à peine plus grave que celui qui précédera sa mort: il se croit le devoir de renoncer à sa bien-aimée Mathilde. Se sachant condamné malgré sa libération de la prison, il essaie de libérer sa fiancée de sa promesse parce que «l'on ne marie pas un mourant». Or la ténacité de Mathilde finit par vaincre la noblesse de cette renonciation qui, elle aussi, est prévue dès le premier volume: «Hélas! même pour l'amour de Mathilde, je ne saurais m'empêcher de défendre, si on l'attaque par trop, mon pauvre pays méprisé, poussé aux abîmes.» (*RH*, 180) Si c'est le devoir patriotique qui l'emporte dans ce conflit entre devoir et amour, il l'emporte aussi sur celui que l'on doit à ses parents et aux autorités religieuses. Et c'est, en fin de compte, à elle de démontrer

qu'entre l'amour pour son pays et pour une femme, il n'y a aucun conflit — pourvu que le choix d'une femme ait l'heur de porter, bien sûr, sur le paragon de patriotisme, de vertu et de courage que s'avère être Mathilde.

C'est, finalement, par la disparition du Patriote historique, dont Olivier est le modèle, défait malgré tous ses mérites, que l'on démontre les qualités qui permettent d'essayer l'échec des Patriotes, assurant donc, d'une part, une participation réelle aux activités révolutionnaires par les éléments de la société qui n'y sont pas impliqués directement et, d'autre part, une continuation de l'esprit et des valeurs révolutionnaires au-delà des événements historiques.

C'est l'enfant Michel qui devient le héros patriote, en marge du mouvement politique officiel mais qui est *plus patriote que les Patriotes*, survivant aux événements pour continuer la lutte sur le plan idéologique. Son courage, son intelligence (malgré son manque d'instruction), son dévouement au devoir, ses instincts patriotiques et ses talents paramilitaires font de lui un Patriote-né dont les qualités sont bien utilisées en faveur de la cause à laquelle il est dévoué. Or, si Michel fait figure de futur Olivier par toutes ces qualités, c'est qu'il est destiné à prolonger un père dont il n'est pas le fils. Sa simple présence polarise les camps Patriote et bureaucrate, ce dernier représenté notamment par Marie, l'autre sœur de Josephthe et d'Olivier, et par M. Perrault, le père de Mathilde. En fait, dans cette histoire de famille, le conflit central relève des allégeances qui rompent avec l'unité familiale et le respect que l'on doit aux pères. Unanimement et immédiatement chéri de tous les amis Patriotes, Michel soulève, chez ces deux traîtres, Marie Précourt et le père Perrault, une répugnance de classe basée sur ses origines inconnues — qui s'avéreront plus tard, bien sûr, de bonne famille. Jouant le rôle de l'enfant trouvé, il remplit d'excellence celui du Patriote marginal, ici signalé par sa jeunesse et sa condition d'orphelin. En dépit de son parfait héroïsme, Olivier, tiraillé entre le devoir à la grand-mère, l'amour de Mathilde et le devoir religieux, succombe au triste sort des Patriotes historiques et ne réussit à accomplir que son propre sacrifice. Apprenti patriote doté de toutes les qualités, Michel figure la continuation de la lutte, mais sur un plan non violent, voire parlementaire, fidèle à l'éducation que son protecteur lui prépare.

Tandis qu'Olivier est clairement situé du côté du tribun, Michel fait son entrée sur scène plutôt comme *patriote-habitant* — sa condition d'orphelin le vouant à une certaine privation, il nous est présenté d'entrée de jeu comme «vêtu d'un habit d'étoffe du pays, clair, très propre, quoique fort usagé» (*RH*, 11). Ses «souliers de bœuf» et sa «petite tuque bleue» achèvent le portrait classique de l'habitant. Sa future compagne, la petite Josephthe, quoique de condition moins modeste, est vêtue d'une «robe de laine blanche en étoffe du pays [...] serrée à la taille par un ceinturon bleu» (*RH*, 10). Dans le cas de Josephthe, ses habits signalent plutôt une affinité

avec la cause patriote et rapprochent l'idéologie des Patriotes de la classe professionnelle aux valeurs paysannes. Le curé protecteur de Michel est «le grand ami des patriotes» (RH, 15) chez qui il aurait appris «autre chose que la grammaire» (RH, 26). Grâce au curé, Michel arrive chez Olivier déjà bien préparé et voué à la cause qu'il propose de servir en tant que messager pour les Patriotes :

— Voyez-vous, reprit l'enfant, en fixant de grands yeux suppliants sur Olivier Précourt, M. le Curé Chartier, à Saint-Benoît m'a souvent remercié pour les renseignements que je lui donnais²². Rien ne m'échappait lorsqu'il s'agissait des patriotes... Leurs ennemis, je les reconnaissais tout de suite.

— Mais qui t'a donné ce penchant pour les patriotes?

— M. le Curé Chartier, et aussi M. Girouard, le notaire à Saint-Benoît... Oh! Monsieur Olivier, qu'ils parlaient bien tous deux!... Les injustices, les agaceries, non, non, les tracasseries des bureaucrates à l'égard des Canadiens, qu'ils démêlaient vite tout cela! Mes poings se serraient. Mais que pouvait un petit garçon comme moi! (RH, 73)

Somme toute, Michel est encore plus parfait qu'Olivier: «[...] intelligent et d'une rare perspicacité, [...] [il] n'a qu'une admiration dans la vie: les patriotes. Il se jetterait dans le feu pour en ramasser même un mouchoir.» (RH, 130) Il incite la plus profonde admiration chez son protecteur Olivier: «Tu es étonnant, petit, dit-il, la voix rauque. De quelle race descends-tu... D'instinct, tu agis noblement.» (RH, 175)

*

**

Le modèle que fournissent les héros du *Canard de bois* et des romans de Daveluy nous permet de faire un retour au XIX^e siècle et de reconnaître une figure du Patriote chez des personnages qui partagent les mêmes traits, à savoir un patriotisme parfaitement innocent quant aux politiques officielles et une position marginale quant à l'action insurrectionnelle. En outre, si le personnage a une fonction de transmission de la race des Patriotes, celle-ci est définie autrement que par les liens du sang et la descendance paternelle. La généalogie labyrinthique, qui est explicitement mise en place par Caron à travers les trois romans des *Fils de la liberté*, nous la retrouvons chez Daveluy. Pourtant, la nature de l'ascendance patriote est toute différente: chez Caron, on constate entre Hya cinthe et Jean-Michel, le personnage principal du *Coup de poing* (1990,

22. Le curé-patriote Chartier de Saint-Benoît est un personnage historique, dont on peut lire une version des activités dans «Journal historique des événements arrivés à Saint-Eustache par un témoin oculaire». Selon ce témoin: «Le mardi matin, on reçut au presbytère de Saint-Eustache la visite de M. Chartier, curé de Saint-Benoît, et un des plus violens [sic] chefs d'insurgés dans sa paroisse.» (Gilles Boileau [dir.], *1837 et les Patriotes de Deux-Montagnes*, Montréal, Méridien, 1998, p. 50)

troisième roman de la trilogie), une certaine dégénérescence, les générations successives prenant leur mesure sur l'aïeul héroïque, tandis que chez Daveluy, le Patriote historique, celui qui a échoué, est éclipsé par son descendant. Pourtant, dans les deux cas, le rôle du Patriote historique est d'avoir enfanté une lignée patriote à filiation détournée, qui passe par des enfants trouvés, des fils adoptifs, ou, comme nous le verrons bientôt, par des gendres et des enfants symboliques. Les fils dont il est question ne sont pas de la famille : tout comme Hyacinthe, Michel est clairement de la race des Patriotes dont il est le fils adoptif. C'est l'avenir qui s'engage par lui, un avenir voué aux principes patriotiques et libéré de la défaite qui a détruit la génération des pères. Si le Patriote historique remplit la fonction de père — Hyacinthe et Olivier dans nos fictions —, c'est que les Rébellions appartiennent inéluctablement à un passé révolu dont le présent qui en est issu, pour en être la conséquence, n'en est pas la continuation.

Or une telle figure, nous la retrouvons dans le personnage éponyme de Charles Guérin, dont l'absence du répertoire de Lemire s'explique du fait que les événements de 1837-1838 ne figurent pas directement dans l'action qui se situe au début de la décennie²³. Le roman de Chauveau rejoint ainsi un certain nombre de récits pourtant répertoriés par Lemire, mais dans lesquels la Rébellion ne figure qu'accessoirement.

Charles Guérin met en scène une sorte de Jean Rivard — un jeune avocat qui trouve finalement sa voie dans la colonisation. Paru en édition «régulière et complète» en 1852, le roman remonte au moins à 1846-1847, époque où l'auteur fit paraître la première partie dans l'*Album de la revue canadienne*. Ce «roman des mœurs canadiennes» raconte les aventures de Charles et de sa famille entre 1830 et 1832. Un épilogue les reprend en 1837. L'intrigue est centrée sur l'éducation sentimentale et politique de Charles qui a 16 ans au début du récit. Il se destinait aux ordres, mais c'est le frère Pierre qui suivra finalement cette voie, dépité par le peu d'avenir pour les jeunes gens éduqués dans les professions libérales. Pierre se fait d'abord matelot et finit dans un monastère où il découvre sa vocation, ne revenant chez lui qu'au moment de la mort de sa mère.

23. Comme le roman affiche assez explicitement les partis pris politiques et économiques de l'auteur, une étude exposant son idéologie et le contexte historique de sa production serait des plus pertinentes, surtout que Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, avocat, orateur, écrivain et homme politique, surintendant de l'Éducation au Bas-Canada (1855-1867), premier ministre conservateur (1867-1873), n'est pas sans avoir eu un engagement politique professionnel d'un tout autre ordre que celui de Daveluy et de Caron. Dans le cadre de la présente étude, qui n'a d'ambition que de tracer les traits essentiels d'un certain Patriote, nous ne ferons pas intervenir ce genre d'analyse malgré son intérêt socio-politique. Sur Chauveau et *Charles Guérin*, voir Bernard Proulx, *Le roman du territoire*, Montréal, Les presses de l'Université du Québec à Montréal, 1987. Proulx qualifie *Charles Guérin* d'exemple du «mauvisme» littéraire.

Charles, entre-temps, seul homme et espoir de la famille, se lance dans le droit et deviendra avocat.

Une première intrigue concerne l'éducation sentimentale de Charles qui s'amourache de la nièce de son patron, Marichette, jeune terrienne éduquée au couvent. Arrivant à Québec, il oublie les promesses faites à celle-ci et tombe amoureux de Clorinde, la fille de M. Wagnaër, un commerçant intrigant qui est l'ennemi de la mère et qui finit, à force de combines, par usurper la terre des Guérin en menant Charles dans des affaires douteuses. L'amour des deux jeunes gens tombe victime des intrigues du père de Clorinde qui, premièrement, la destine à un autre et, ensuite, rend l'amour de sa fille impossible en accomplissant la ruine de la famille de son amant. Clorinde entre au couvent, et Charles finit par épouser Marichette, qui n'attendait que son retour. Originaire des îles Jersey, Wagnaër finit ruiné et accablé par «le remords, le dépit, l'ennui... et l'ivrognerie²⁴».

Des questions politiques, largement absentes du récit, sont présentées directement dans des notes explicatives qui fournissent des renseignements au sujet de la situation sociopolitique de l'époque. La seule référence explicite aux Rébellions, dans la fiction, paraît dans le dernier chapitre (l'épilogue), qui raconte le mariage du héros, son projet de colonisation et le sort du médecin Jean Guilbault, meilleur ami de Charles, qui partage ses idées nationalistes. À l'avant-dernière page, on lit :

Une de ces parties de chasse a failli lui [à Jean] être fatale. C'était en 1837. Il avait annoncé une absence de trois semaines, qui lui permit de se rendre à Saint-Eustache. Il s'y battit comme un brave, ne manquant jamais un ennemi quand une fois il l'avait ajusté. Il fut assez heureux pour se tirer sans accident de cette bagarre. Il ne s'en est pas beaucoup vanté, et quoiqu'il ait depuis reconnu la folie de cette expédition, il n'a pas étourdi l'univers du bruit de son repentir. Il tient pour fait ce qu'il a fait, et ne conserve point de rancune aux chefs du mouvement, des risques qu'il a courus de son plein gré. (CG, 356)

Discrète et ambiguë, cette seule référence dans tout le roman a de quoi surprendre, puisqu'elle ne culpabilise pas les chefs, et disculpe le Rebelle parce qu'il a reconnu sa «folie», tout en lui donnant la pleine responsabilité de sa participation. Sur la nature précise de la folie de l'expédition, on ne nous dit pas si elle est idéologique ou tout simplement militaire; le repentir du Rebelle est aussi discret. Et à cause de la grande estime dans laquelle nous sommes amenés à tenir Jean Guilbault, grâce à la bonne opinion que partagent sur son compte et le héros Charles et la voix narrative, la «folie» de cette «partie de chasse» ne constitue pas une

24. Pierre-Joseph-Olivier Chauveau, *Charles Guérin*, Montréal, Marc-Aimé Guérin éditeur, 1973, p. 348 (réimpression de l'édition : Montréal, La cie de publication de la Revue canadienne, 1900). Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle CG, suivi du folio. et placées entre parenthèses dans le texte.

condamnation très sérieuse. En fait, si Jean Guilbault est passé à l'acte, c'est par l'application des principes et des pratiques toutes patriotiques que l'on approuve chez lui dans sa jeunesse pré-révolutionnaire²⁵.

Le discours le plus explicitement idéologique que véhicule le récit est celui qui critique la société «anormale» du Québec des années 1830, qui opérait son «influence funeste» sur l'esprit du frère Pierre, le contraignant à abandonner famille et pays pour chercher sa fortune ailleurs. S'expliquant dans sa lettre d'adieu, Pierre analyse les maux économiques du pays qui le poussent à s'exiler en termes éthiques, et souligne leurs conséquences néfastes sur la morale du peuple. Il exprime sa préférence pour une vie

active, créatrice, une vie qui ne fasse pas vivre qu'un seul homme, une vie qui fasse vivre beaucoup de monde par l'industrie et les talents d'un seul. C'est à peu près l'inverse de la vie *officielle*, où l'industrie et les travaux de beaucoup de gens font vivre un seul homme à ne rien faire. Je voudrais du commerce et de l'industrie : non pas du commerce et de l'industrie, par exemple, à la façon de notre voisin, M. Wagnaër. (CG, 47)

C'est bien triste pour le pays qu'on ait de semblables préjugés [contre l'industrie]. Cela nous mène tous ensemble à la misère. Le gouvernement nous ferme la porte de tous ses bureaux, le commerce anglais nous exclut de ses comptoirs, et nous nous fermons la seule porte qui nous reste ouverte, une honnête et intelligente industrie... L'énergie de toute une population bien employée et constamment employée finirait par user à la longue la chaîne du despotisme colonial... (CG, 49)

L'ami fidèle et étudiant en médecine, Jean Guilbault, représente l'idéologie patriote en herbe pendant les années 1830-1832. Il est décrit comme : «Gai, spirituel, enjoué, tant qu'il ne s'agissait que de choses permises, le jeune Esculape devenait intraitable, du moment que l'on se permettait quelque plaisanterie sur la religion, sur la morale, ou sur ce qu'il appelait ses convictions politiques.» (CG, 61-62) Celles-ci le placent clairement dans le camp Patriote, mais sa vision économique des maux du pays ne va guère plus loin que le boycottage :

Ainsi, persuadé que les liqueurs brûlantes et les draps brûlés que l'Angleterre nous vend au plus haut prix possible contribuent à notre décadence et matérielle et morale, l'excellent jeune homme ne buvait absolument que de l'eau ou de la bière indigène, et il s'habillait de la tête aux pieds d'étoffes manufacturées dans le pays. (CG, 62)

25. Selon Proulx qui commente ce passage : «L'aventure révolutionnaire n'était que cela, aventure, folie, selon la perspective donnée ici, mais pleine de générosité aussi. Dans la poursuite des mêmes fins par d'autres moyens que disent offrir les Mauves, il subsiste du respect pour les frères d'armes, c'est-à-dire ceux qui ont porté les armes. Les lafontainistes travaillent à s'en constituer les uniques légataires. Ils se considèrent comme les porte-étendards pragmatiques de l'idéal des Patriotes. Ils comptent même dans leurs rangs un Wolfred Nelson qui, contrairement à Papineau, a essayé le feu lors de la bataille de Saint-Denis.» (*op. cit.*, p. 47)

Malgré sa vertu et ses convictions, Jean commettra une grave erreur de jugement en présentant Charles à un jeune avocat du nom d'Henri Voisin, qui vient d'être reçu au barreau. Dans cette première rencontre, Jean présente Voisin comme aimant « passionnément la littérature » et comme « bon *patriote* », deux caractéristiques qui doivent le mettre en lien avec Charles. Malheureusement, il se trompe : Voisin, qui s'avérera traître et cousin du méchant partenaire de Wagnaër, se liera d'amitié avec Charles et sera à la source de ses malheurs.

Dans la scène de leur première rencontre avec Voisin, Jean représente le jeune Patriote : il adopte le boycottage et refuse l'américanisation prônée par Voisin qui, tout comme Pierre, prône l'industrie et le progrès matériel, mais pour cela préconise l'« anglification », l'assimilation. Une conversation entre les trois jeunes hommes entraîne une discussion au sujet de la nature du pays. La position de Voisin lui vaut la censure de Charles :

Henri Voisin : Eh ! bon Dieu, est-ce que nous avons un pays, nous autres ? Vous parlez sans cesse de votre pays : je voudrais bien savoir si le Canada est un pays pour quel'un?...

Jean Guilbault : Oh ! oui, Voisin est comme cela, il ne croit pas à notre nationalité : il dit qu'il faut s'anglifier.

Charles Guérin : Ah ! si M. Voisin est un anglo-man, tu as eu tort, mon cher Guilbault, de me le présenter comme un *patriote*. La politique, à mes yeux, n'est qu'un accessoire, un instrument qui sert à conserver notre nationalité. Que m'importe que mes petits-enfants... vivent sous un gouvernement absolu, constitutionnel ou républicain, s'ils doivent parler une autre langue, suivre une autre religion que la mienne, s'ils ne doivent plus être mes enfants. Tâchons d'être une nation d'abord, ensuite nous verrons comment nous gouverner.

Henri Voisin : Ce que vous dites là, M. Guérin, est bien vrai. Cependant, ce n'est que du sentimentalisme. Que nous importe ce que seront nos petits-enfants, après tout ? L'essentiel, c'est le bien-être matériel de la génération présente. Croyez-vous que nous y gagnions beaucoup à nous isoler, et que si nous étions anglifiés, complètement anglifiés, nous serions maltraités comme nous le sommes?... (CG, 63-64)

Voisin pose l'avenir national comme un choix d'alliance entre l'Angleterre et les États-Unis : « La France ne songe pas à vous : elle a bien de la peine à conquérir sa propre liberté. » (CG, 66)

L'enthousiasme exprimé par Charles et Jean pour la révolution française de 1830 les amène à espérer un appui révolutionnaire de ce côté. Mais aux doutes qu'exprime Voisin sur cette possibilité, l'auteur répond par une note en bas de page : « Ces idées [la croyance en l'appui de la France] étaient généralement celles de la jeunesse canadienne avant 1837. L'événement a donné raison aux prédictions d'Henri Voisin. » (CG, 66)

Au terme de cette conversation, Jean Guilbault est désigné non pas comme *patriote* mais comme *révolutionnaire*, épithète qu'il refuse en

prétendant que les conditions du pays ne sont pas encore mûres pour la révolution. La discussion se termine en tournant en ridicule la pratique du boycottage que refuserait la classe libérale qui devrait renoncer à leur piano et à leur sofa, et finit par une reprise de la plainte concernant la situation des professions libérales.

Les couleurs de l'auteur sont donc clairement affichées: en fait, aucune des options proposées par Charles, Jean et Henri ne semble la bonne: la ferveur libérale et révolutionnaire du futur Patriote Guilbault, malgré sa bonne volonté, est déficiente du point de vue politico-économique et inefficace devant les problèmes réels du pays, et la possibilité de la révolution n'est pas présentée comme solution réaliste au début de cette décennie; l'industrialisation qui passe par l'assimilation s'oppose au maintien de la langue et de la foi, la défense de la «nation» par Charles ne contenant aucun programme pour le salut matériel du pays. La prise de position la plus clairement progressiste dans cette mise en scène du paysage économique canadien, pendant les années 1830, est celle tenue par le frère exilé Pierre, qui prône l'industrie locale contre, d'une part, la stagnation dans les professions libérales qui sont à l'origine de son exil et, d'autre part, l'assimilation aux forces anglo-américaines par la tentation de l'industrie américaine. Il est le seul à avoir saisi, semble-t-il, et la nature du problème et sa bonne solution, mais il est impuissant, poussé à l'exil par les

personnes âgées et influentes [qu'il a] rencontrées, [qui] ont levé les épaules, [ont] ri de [lui], [...] ont rendu justice à la bonté de [s]es intentions, mais [...] [lui] ont paru ajouter en elles-mêmes: c'est bien dommage que ce jeune homme-là n'ait pas un peu de sens commun (CG, 48).

La jeunesse est dans l'impasse, et finalement ce n'est pas Guilbault, le Patriote, mais Charles Guérin qui réalisera l'idéal exposé par son frère Pierre:

Charles, ce jour-là [de son mariage], fit ses adieux définitifs à l'étude du droit, quoiqu'il n'eût plus que dix-huit mois à courir pour être revêtu de la toge. Il s'est proposé de se faire une science de l'agriculture et de cultiver d'après les meilleures méthodes les terres de son beau-père. Il a réussi à merveille dans ce projet. (CG, 347)

Ensuite, devant la menace de l'émigration des villageois, il propose à Jean Guilbault un projet de colonisation et fonde une colonie qui réussit si bien que Charles finit par être menacé d'une «députation au prochain parlement». Et le narrateur de dire: «Bons lecteurs, et vous aimables lectrices, si vous vous intéressez à lui et à sa jeune famille, priez le Ciel qu'il leur épargne une si grande calamité... (FIN)» (CG, 357)

Tout en décrivant le climat sociopolitique, économique et idéologique qui précède 1837, le récit passe du début à la fin de la décennie en faisant une étonnante ellipse sur les Troubles, qualifiés de «partie de chasse» et de «folie», pour proposer une autre voie héroïque et patrio-

tique, celle du développement économique local par le biais de la colonisation²⁶.

C'est pourtant la présence discrète de la Rébellion, ainsi que la mise en scène des options sociopolitiques de la jeunesse instruite dans les années précédant la Rébellion, qui permet de faire de Charles non seulement un modèle patriotique, mais un modèle du *Patriote*, celui qui, mu par les mêmes idéaux que les Patriotes, pénétré de ceux-ci, saura mieux atteindre leurs buts par une voie en marge et de la politique et de la révolution, tout en remplissant son rôle paternel par le biais de la fondation de toute une colonie.

*
**

Jeanne la fileuse d'Honoré Beaugrand met en scène «un épisode de l'émigration franco-canadienne aux États-Unis» (sous-titre). L'action du roman est contemporaine à l'époque de l'écriture (1875) et inspirée non seulement de l'actualité, mais des expériences mêmes de l'auteur qui s'installe à Fall River, au Massachusetts, en 1871, à l'âge de 23 ans pour y fonder *L'Écho du Canada*. Il poursuivra une carrière de journaliste dans diverses villes américaines jusqu'à son retour au Canada en 1878 où il continuera ses activités journalistiques en faveur de causes libérales.

«Moins un roman qu'un pamphlet» selon l'avis même de l'auteur²⁷, l'ouvrage présente une intrigue simple entrecoupée de chapitres entiers qui sont de véritables essais socioéconomiques décrivant la dure nécessité qui force les Canadiens à l'émigration, la situation favorable dont ils jouissent «aux États», et dénonce le gouvernement conservateur pour l'inefficacité de ses tentatives d'enrayer l'exode et de rapatrier les émigrés. L'émigration serait un bienfait économique dont il faudrait disculper les

26. Selon *La vie littéraire au Québec*, Chauveau se serait peu intéressé à la colonisation comme remède aux maux de l'émigration américaine, au sujet duquel il est l'auteur d'un rapport gouvernemental en 1849 (Maurice Lemire et Denis Saint-Jacques [dir.], vol. III, 1996, p. 416). Pourtant, dans une des notes copieuses dont l'auteur a garni le roman, nous lisons :

Si l'auteur [de ces pages] peut contribuer à attirer l'attention de tous les véritables patriotes sur l'œuvre de la colonisation, il croira, sous une forme légère, avoir fait quelque chose de sérieux [...].

C'est par ce moyen et par le perfectionnement de notre agriculture que notre existence nationale sera bientôt mise à l'abri de tout danger. (CG, 380)

Suit un long extrait de *L'abrégé de géographie moderne* où l'auteur, M. Holmes, expose les principes agriculturistes que devrait suivre l'habitant et que Chauveau reproduit «pour le plus grand bien des Charles Guérin et des Jean Guilbault à venir» (CG, 380).

27. Honoré Beaugrand, «Préface à la première édition», *Jeanne la fileuse : épisode de l'émigration franco-canadienne aux États-Unis*, Roger Le Moine (éd.), Montréal, Fides, 1980, p. 75. Désormais, les références à cet ouvrage seront indiquées par le sigle *JF*, suivi du folio, et placées entre parenthèses dans le texte.

paysans et ouvriers canadiens, chômeurs et affamés chez eux, mais dont il faudrait inculper le gouvernement qui, au lieu de s'occuper du remède au mal,

s'occupait alors d'amalgamer dans une confédération générale toutes les possessions britanniques de l'Amérique du Nord, et pendant que les Canadiens-Français prenaient la route des États-Unis pour demander du travail à l'étranger, les hommes d'État prenaient, eux, la route de l'Angleterre, pour vendre au cabinet de St. James, pour des titres et des décorations, le peu d'influence qui restait à la nationalité française au Canada. (*JF*, 209)

N'est-ce pas l'un de ces hommes, grand architecte de la confédération et fondateur du servilisme érigé en principe, qui disait de l'émigration canadienne : « Laissez donc faire, ce n'est que la canaille qui s'en va. Les bons nous restent et le pays ne s'en portera que mieux ». (*JF*, 210)

L'échec de la Rébellion, tout en n'étant pas une cause directe de l'émigration, se trouve à l'origine de celle-ci à cause de ce qu'elle a provoqué, à savoir l'Union, la domination du Parti conservateur et la politique confédérale qui s'ensuit.

L'intrigue oppose deux familles, celle de Jean-Louis Montépel, riche terrien, ancien bureaucrate devenu conservateur, et celle de Jean-Baptiste Girard, ancien Patriote ruiné par les Rébellions et dont les deux enfants sont réduits à faucher dans les champs du père Montépel. C'est là où Pierre, Montépel fils, les rencontre, se liant d'amitié avec Jules Girard et d'amour avec sa sœur Jeanne. Or, Pierre n'est pas le fils de son père, ayant adopté des idées libérales pendant ses années de collège, engendrant un différend qui est source d'un conflit entre père et fils, qu'ils ont appris à taire — jusqu'au moment où Pierre annonce à son père ses projets de mariage avec la fille de Jean-Baptiste Girard, son ancien ennemi. Monsieur Montépel s'oppose violemment au mariage et renie son fils, qui part avec l'ami Jules pour les chantiers afin de gagner leur vie tout en meublant les six mois exigés par le père Girard avant les noces. Mais avant de consentir à cette union, le père Girard raconte aux trois jeunes gens l'histoire de l'inimitié entre lui et le père Montépel, évoquant longuement un épisode de la Rébellion où les deux hommes se sont affrontés. Pour sa part, le vieux Patriote est prêt à oublier le passé pour ne pas gâcher l'avenir de sa fille et du brave fils Montépel qui, lui, a l'avantage de ne pas partager les idées politiques de son père.

Peu après le départ du frère et du fiancé de Jeanne pour les chantiers, le père Girard meurt, et Jeanne, seule et incapable de trouver du travail dans la paroisse appauvrie, se joint à une famille du village qui émigre à Fall River au Massachusetts, où tout le monde s'établit facilement et avec profit dans l'industrie des textiles. Les huit mois pendant lesquels elle attend le retour des jeunes hommes s'écoulent sans peine, mais leur arrivée coïncide avec un incendie dévastateur dans l'usine où travaille

Jeanne²⁸. Elle s'en sort sans blessure grave, grâce au sacrifice héroïque du fils de sa famille adoptive. Le récit se termine par le retour de Jeanne et Pierre au Canada. Maintenant réconcilié avec son fils, le père Montépel « signa, au contrat, la résignation de tous ses biens en faveur de son fils qui prendrait la gestion des propriétés, et madame Montépel versa des larmes de joie en contemplant le bonheur et l'harmonie qui régnaient enfin dans sa famille » (*JF*, 307). Jules Girard, pour sa part, « qui n'était pas riche, s'était informé des avantages que le commerce offrait à Fall River, et avec l'aide de [Pierre] avait acheté un fond d'épicerie, qu'il exploita avec succès » (*JF*, 307).

Comme dans *Charles Guérin*, le récit des Rébellions est un épisode marginal par rapport au récit principal :

La révolution de 1837-1838 força aussi plusieurs familles des paroisses littorales du Richelieu à quitter le Canada pour l'étranger. [...] Mais comme cette émigration était due à des causes politiques et que le nombre des émigrants fut relativement restreint, nous allons passer outre. L'émigration dont nous voulons parler ici, c'est l'émigration de la misère et de la faim. Les autres mouvements ne furent que partiels et insignifiants. (*JF*, 205)

Dans *Jeanne la fileuse*, les Rébellions sont l'affaire du passé dont les enfants ignorent jusqu'au rôle joué par leurs pères. Le seul Patriote historique mis en scène, le père Girard, est une figure du passé qui, tout comme le Patriote Olivier, est marginalisé dans le cours du roman dont l'intrigue se déroule quarante ans après les Événements. Or, ce n'est pas son fils Jules qui fera figure de Patriote de la deuxième génération. Selon Le Moine :

Comme plusieurs de ses compatriotes, Jules Girard s'est laissé gagner par la mentalité défaitiste issue de 1837. Victime plus que son père en ce qu'il ne nourrit ni illusion ni projets [...] chez lui, la préoccupation est égoïste et non patriotique. À tel point qu'au retour il ne s'installe pas à Lanoraie, comme il le devrait, mais aux États-Unis²⁹ [...].

Voilà comment les fils des Patriotes ne relèvent pas leurs pères même quand ils sympathisent avec eux³⁰.

C'est encore par une filiation détournée que le Patriote de l'avenir émergera, en l'occurrence chez un fils de bureaucrate dont les convictions politiques transcendent le devoir envers le passé ancestral : « Montépel n'aura pas la satisfaction de se prolonger par ses idées. Voilà en quoi constitue son échec et aussi la victoire de son rival Girard³¹. » Si Pierre fait

28. Cet événement historique nous est transmis par le biais d'un article repris de *L'Écho du Canada* dans lequel l'auteur a fait insérer les éléments fictifs pertinents, dont des noms propres.

29. Roger Le Moine, *op. cit.*, p. 33. Nous citerons librement l'analyse de Le Moine, qui rejoint admirablement la nôtre.

30. *Ibid.*, p. 34.

31. *Ibid.*, p. 30.

figure de Patriote, appartenant à la race des Patriotes qui saura prolonger leurs idéaux dans un avenir qui ne nécessite plus le combat armé, c'est par le biais de sa personne et de ses convictions. Pierre se distingue sur le plan de ses idéaux plutôt que sur celui de l'action. Toujours selon Le Moine : « [Pierre] propose un idéal d'accomplissement de l'individu et partant de bonheur fait de liberté, d'honnêteté, de travail et d'initiative personnelle³² » ; « Pierre exprime une philosophie visant à l'instauration du libre examen et de la république qui, selon Beaugrand, permettent seuls à l'individu d'arriver³³. » En cela, Pierre rejoint le personnage le plus moderne de notre corpus : Hyacinthe Bellerose n'est pas du parti Patriote, il est l'homme qui incarne les idéaux promus par le parti ; nul besoin, dans un cas comme dans l'autre, d'appartenance politique afin de connaître le bien ni d'agir selon sa nature. Tout comme l'enfant Michel, « d'instinct, ils agissent noblement ».

*
**

La figure du Patriote qui ressort de ce corpus réduit réunit un ensemble de traits qui confirment chez les auteurs du xx^e siècle la même difficulté quant à la mise en scène des Rébellions et du Patriote historique que celle identifiée par Lemire pour le xix^e. Pourtant, les auteurs du xx^e siècle découvrent une voie de sortie. Si ces récits offrent une représentation directe des Rébellions au centre de l'action, toujours est-il que le *vrai* patriote s'avère un *non-Patriote*, que ce soit par le biais de sa marginalité sociale, sa jeunesse, ou son refus d'affiliation politique. Cette façon d'éviter la mise en scène du Patriote, tout en le présentant, permet de contourner la confusion historique et idéologique entourant les Rébellions et leurs actants, tant du côté des leaders que de celui du peuple. Or, tout comme les fictions du xx^e siècle qui suppriment le Patriote historique pour proposer un Patriote encore plus patriotique, celles du xix^e suppriment les Rébellions historiques pour mieux en parler. Dans *Charles Guérin*, la révolution armée est l'autre solution aux maux du pays, celle que l'on évoque par nécessité historique tout en l'écartant car cette même histoire en a révélé la « folie », ou du moins l'inefficacité. Dans *Jeanne la fileuse*, la Rébellion est à l'origine d'une histoire d'antagonisme familial qui est à la fois microcosme de l'histoire nationale et source du drame, mais les sources des maux économiques, qui sont au centre de l'intrigue et de la leçon du romancier, sont parfaitement étrangères à cet épisode dans la vie de la nation dont la survivance dépendrait d'une révolution d'un tout autre ordre. Pour citer une dernière fois l'analyse de Le Moine : « Dans *Jeanne la fileuse*, les pères se sont affrontés sur le champ de bataille et les

32. *Ibid.*, p. 35.

33. *Ibid.*, p. 37.

enfants se sont retrouvés dans les décombres de la défaite. À eux tous, ils expriment l'évolution d'une société en même temps que les moyens d'en changer l'orientation³⁴.

L'«héroïsation» du marginal, de l'opprimé, n'est certes pas l'invention d'un Québec en mal d'héroïsme. Mais cette exploitation d'une convention romanesque bien installée au xx^e siècle permet aux auteurs d'éviter une prise de position sur les faits historiques qui sont, pourtant, au centre de leurs préoccupations. Malgré la nature résolument moderne du héros caronien, dont les traits rappellent l'ambiguïté du Survenant, le rôle joué par Hyacinthe fournit l'exemple qui nous révèle le plus clairement cette approche oblique et qui permet d'identifier la présence de la même figure dans des récits plus anciens. Tout comme le petit Michel, dont la pureté du patriotisme est garantie par sa jeunesse; tout comme Charles Guérin qui laisse tomber le métier d'avocat pour fonder une paroisse; et tout comme Pierre Montépel, qui saura racheter les fautes de son père par une vision libérale de l'avenir, le véritable Patriote n'est pas l'homme d'un parti politique ni d'une idéologie arrêtée par les intérêts de pouvoir ou de gloire. Le seul intérêt du véritable Patriote est la justice humaine, qui coïncide nécessairement avec le bien du pays, et en vertu de laquelle on peut prendre indifféremment les armes, la faux ou bien la plume, selon les besoins de l'époque.

Sans condamner les Patriotes historiques, les récits de la Rébellion témoignent souvent d'une indifférence ou d'une méfiance envers ceux dont les faiblesses et les fautes sont trop bien connues et dont l'action, pour le meilleur ou pour le pire, appartient au passé. Conséquemment, marqués par un désir de dépassement, les récits que nous avons examinés ne sauraient appartenir au genre du «roman historique», préférant un futur conditionnel au passé historique. Le Patriote consacré par les fictions est le plus souvent un inconnu fictif, les auteurs fuyant les personnages historiques et les noms trop célèbres afin de créer un Patriote idéal qui, lui, transcenderait l'histoire et les faits consacrés. Ce faisant, ils versent inéluctablement dans le didactisme en proposant une figure du Patriote qui échapperait à son destin historique et ouvrirait une meilleure voie pour l'avenir. Traversant facilement les époques, les générations et les particularités politiques, le *Patriote* qui ressort de ces fictions se veut toujours actuel. Engagé directement dans une généalogie plutôt morale que familiale, le Patriote appartient à une *race* par filiation plutôt brisée que (patri)linéaire: Hyacinthe fondera famille sur Tim, le petit Irlandais adoptif, tout comme Michel est le fils adoptif d'Olivier; c'est le fils du bureaucrate qui prolongera la race patriote des Girard, non seulement par ses croyances, mais en épousant la fille du Patriote, tandis que Charles Guérin, Patriote

34. *Ibid.*, p. 38.

malgré lui, fera naître toute une paroisse pour devenir fondateur d'une génération de fils dont il n'est que le père spirituel. Ils partagent tous, en même temps, une situation de déshérité, que ce soit par une condition d'orphelin, la renonciation du père, la perte des terres ancestrales, la dépossession, ou l'exil.

La *race* des Patriotes consiste en une seule lignée d'hommes libres, résistants aux injustices, révoltés contre la loi des hommes quand il s'agit de l'abus des droits naturels. Défenseur des faibles, des démunis et des opprimés, auxquels il s'identifie le plus souvent, le Patriote, consigné par la fiction, n'est qu'un homme juste luttant pour une cause noble et désintéressée. Malgré l'apparence toute personnelle et locale de la lutte, le plus souvent engageant des attentats portés contre la stabilité et l'intégrité familiale, elle est toujours envisagée dans une perspective nationale où la famille représente la nation en abyme, et où la continuation de l'une équivaut au salut de l'autre. Mais ni la continuation ni la famille dont il est question ne sont le legs du père naturel, comme si cette ascendance avait été coupée à la racine. De cette paternité disloquée naîtront des fils nouveaux qui, eux, sauront éviter, sinon l'échec, du moins la part d'atavisme qui l'a provoqué. Le Patriote-né peut naître partout ; la *race* dont il descend se fondera sur cette naissance.